

Il me semble, en effet, que l'art de la conversation – la *conférence* comme disait Montaigne – est, depuis longtemps, en triste situation pour des raisons liées à la transformation des moyens de communication et à une pression idéologique forte. On dit parfois que les grandes idéologies ont disparu : c'est vrai. Mais le besoin idéologique de la société est, lui, constant. Il n'est plus satisfait par le fascisme ou le communisme, mais par des idéologies beaucoup plus élémentaires, et sans doute plus invasives dans la mesure même où l'on ne les voit pas – la *cancel culture*, le culte du particularisme, etc. Il me semble donc important de pratiquer autant que faire se peut la discussion : un lieu où l'on peut rester en rapport bien que l'on soit en désaccord. Ce qui définit, en fait, la raison elle-même.

Sans doute. Mais il faut ajouter que les réflexes identitaires affaiblissent, loin de les renforcer, l'identité de ceux qui les soutiennent. De même que les croyants fondamentalistes se distinguent par le fait qu'ils ne disent jamais rien du Dieu dont ils se réclament, de même ceux qui s'obstinent à affirmer leur identité en disent en fait très peu dès qu'on leur demande de préciser de quelle identité il s'agit. Voyez dans l'ultra-féminisme, par exemple : vous refusez d'être enfermées dans une identité sexuelle, fort bien : mais quelle est donc votre identité restante ? Pourquoi refusez-vous l'identité sexuelle, est-ce parce qu'elle est trop forte, ou bien trop faible ?

La foi n'est pas de l'ordre de l'identité. Pour un chrétien comme moi, la question de l'identité a peu de sens, et n'est pas fondamentale dans la mesure où le sommet de la personnalité, pour un chrétien, relève de la communion trinitaire. L'identité implique une communion, donc il n'y a pas d'identité strictement individuelle, sans porte ni fenêtre.

Nous sommes à la fin de la métaphysique. Non qu'elle ne règnerait plus ; au contraire : elle est arrivée à son parfait accomplissement, à son apogée, à son triomphe, à l'épuisement des possibilités qui sont les siennes. Ainsi, nous n'avons jamais été aussi clairement soumis à ses deux principes. L'identité, d'abord : qu'est-ce qu'un individu ? Comment s'individualise un étant ? Cette question n'a, au fond, jamais été résolue par la métaphysique, parce qu'elle débouche sur un vide : le principe $A=A$, qui ne dit rien, ne *doit* rien dire. Nous vivons sous le signe de cette obsession tautologique et aveugle de l'identité vide – et c'est pourquoi les querelles identitaires deviennent omniprésentes aujourd'hui.

Le principe de raison suffisante (et de causalité), qui fonctionne aujourd'hui sans frein. Rien ne naît sans raison, tout événement doit avoir une cause ou, au moins un responsable, dont on fera un coupable. Tout peut et doit donc être rationalisé. La technologie est la forme ultime prise par cette rationalité : la mise en objet de toute chose, la transformation de toute chose en information qui peut être échangée, diffusée, stockée.

La déconstruction, quand elle est faite sérieusement – par Heidegger, Derrida et, en théologie, par Henri de Lubac – ne consiste pas à détruire, mais à libérer une question de toutes les scories, de toutes les couches historiques qui l'ont rendue inintelligible. La déconstruction a donc un sens positif. Mal faite, elle se résume en des combats idéologiques, donc reconduit, en un sens, la métaphysique.

Nous sommes, en effet, aux prises avec le nihilisme. Nietzsche a dit, en 1886, qu'il durerait deux siècles : il nous reste donc encore un bon tiers – je suis optimiste. Le nihilisme est le trait décisif de l'accomplissement de la métaphysique : l'hégémonie de la technique, le

déferlement de la volonté de puissance, la maîtrise du temps, ou encore la fétichisation de la valeur. Nietzsche expliquait encore que le nihilisme correspond au moment où les plus hautes valeurs se dévalorisent. On pourrait désormais corriger : tout, dans le nihilisme, apparaît comme une valeur, et donc tout est dévalorisé. La valeur, en effet, n'a pas de valeur en soi, car, même si on la tient en très haute estime, elle ne tient pas cette valeur d'elle-même mais d'une évaluation. Il devrait paraître un blasphème de parler, même pour les "défendre", de valeurs : il n'y a de valeur qu'après et selon une évaluation, donc elles n'en ont aucune en elles-mêmes.

Ne nous leurrions pas : nous ne sommes même pas en crise, nous n'arrivons pas encore à ce niveau. La crise est un moment où l'on peut prendre une décision ; or, précisément, nous vivons des difficultés auxquelles personne ne parvient à répondre. Depuis des décennies, les problèmes restent les mêmes, ils s'accumulent et personne n'est en mesure de leur trouver une solution, d'ouvrir une nouvelle possibilité. La faiblesse de la classe politique s'explique ainsi : ils ne sont pas plus bêtes – ni moins – qu'avant, mais ils n'ont plus de prise sur les choses. La couche de neige glisse et nous sommes pris dans l'avalanche sans pouvoir l'arrêter. Ce que nous vivons se définit plutôt comme une décadence.

La Covid est-elle une crise ? Est-ce que la pandémie va changer quelque chose ? Est-ce qu'il y aura d'un monde d'après, ou bien est-ce que le monde d'avant va continuer, peut-être en pire ? Cette seconde hypothèse semble, malheureusement, plus vraisemblable aujourd'hui. C'eût été une chance que la Covid suscite une véritable crise, qu'elle soit l'occasion d'une nouvelle décision, mais je pense qu'elle ne fera qu'aggraver la décadence.

L'imprévu de l'événement infondé peut sans doute nous arracher au nihilisme, et nous redonner la chance de vivre une crise. Mais notre époque ne désire pas, déteste même que se produisent des événements, elle se refuse à admettre et recevoir de l'imprévisible : tout lui doit être intelligible, d'où la terreur interprétative qui nous saisit quand quelque chose d'inexplicable se produit. Nous nous efforçons toujours, et toujours en vain, de maîtriser cet imprévu. Il ne peut donc y avoir d'événement *affronté* dans cette situation, dans la mesure où l'événement demande d'admettre son impossibilité, son caractère incompréhensible, sans cause et sans responsable. Surmonter le nihilisme contemporain requiert de nous dessaisir de notre pouvoir, de nous ouvrir à l'appel d'une extériorité qui n'est pas en notre pouvoir, qui ne peut venir que d'ailleurs – d'où le titre d'un de mes derniers ouvrages, le premier de théologie [D'ailleurs, la révélation](#). Cet appel de l'extériorité peut sans doute prendre la forme de l'événement imprévu dans l'être, mais il relève par excellence de l'extériorité au-delà de l'être de Dieu.

Un chrétien considère que Dieu n'a pas de définition, qu'il porte la totalité de toutes les définitions et les disqualifie toutes. Le grand problème serait donc de faire l'expérience à la fois anonyme et polynome – portant tous les noms – comme le dit [Denys le mystique](#) d'un ailleurs qui vienne vraiment d'ailleurs et y ouvre. Mais à cette difficulté, notre époque préfère très souvent les fausses transcendances, les substituts. On le voit dans le fanatisme par exemple, qui rabaisse de Dieu en une idole, se replie sur une définition de Dieu et revendique au nom de cette définition une identité fermée. Le fanatisme n'est en ce sens pas religieux ; c'est un athéisme délirant, qui n'a pas grand chose à voir avec l'athéisme rationnel – lequel consiste à refuser une certaine définition de Dieu. Le chrétien, lui, se dispense de définir Dieu, il se contente de le prier.

« *Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger* », que les témoins qui meurent pour leur cause, écrivait Pascal. Oui et non : le fait de mourir pour une cause ne signifie pas que cette cause soit juste. Il y a les gens qui sacrifient leur vie pour sauver la vie, et ceux qui sacrifient leur vie pour tuer d'autres vies. Ce n'est pas du tout la même chose. Le sacrifice pour tuer, s'il a l'air d'une négation, revient encore à une affirmation, détournée, de la volonté de puissance. C'est une forme de *cogito* inversé : ce que j'affirme en me tuant va s'imposer à la conscience des autres et a donc une chance d'être pris pour vrai – de même que le suicide est une forme d'auto-annihilation qui permet une prise de pouvoir dans l'esprit des autres.

C'est une question à laquelle je ne suis pas, ni personne d'autre j'imagine, en état de répondre. Mais c'est à cela pourtant que je travaille, comme les gens qui font de la philosophie sérieusement : l'au-delà de la métaphysique. Il ne s'agit pas, et c'est toute la difficulté, de conclusions logiques que l'on pourrait tirer de prémisses antérieures. Il s'agit de changer de prémisses. Ce qui se joue au-delà du nihilisme ne peut se prévoir, mais il peut s'attendre.